

## La critique qui tue

Evelyne de la Chenelière

---

Number 160 (3), 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83161ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

de la Chenelière, E. (2016). La critique qui tue. *Jeu*, (160), 60–63.

Tout en dressant le portrait de Rodolphe de Repentigny, critique d'art et artiste mort en 1959, l'auteure réfléchit à l'état actuel de la critique culturelle.

# LA CRITIQUE QUI TUE

Evelyne de la Chenelière

**P**our des raisons que j'ai l'intention de développer dans un prochain travail d'écriture, j'ai toujours été fascinée et attirée par ma marraine, Dominique de Repentigny, entre autres parce qu'elle était la seule artiste de toute ma famille. En ce sens, pour moi qui étais convaincue dès l'enfance que je serais une artiste, ma marraine était mon seul modèle, le seul exemple vivant que j'avais la chance de côtoyer. J'adorais me perdre en regardant ses sérigraphies et ses eaux fortes, peuplées d'animaux étranges que l'on voyait apparaître à condition de regarder longtemps.

Elle ne vivait pas de son art, et peut-être que c'est ce qui faisait qu'elle n'osait pas se désigner elle-même comme une artiste, peut-être aussi parce que son travail n'avait jamais été mis à l'épreuve d'un regard qui aurait « fait autorité ». Pourtant, et c'est encore le cas aujourd'hui, sa création semblait être pour elle une priorité absolue, un geste irrépressible, nécessaire, vital.

J'avais vaguement retenu, enfant, que son père était un homme important, qu'il était mort trop jeune, et d'une manière tragique. Je ne savais pas en quoi cet homme était important, j'avais alors conclu qu'il devait son aura à une mort violente et spectaculaire: il était tombé dans une crevasse en faisant de l'alpinisme dans les Rocheuses. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai appris qui était cet homme, et ce qu'il avait fait avant de mourir à 33 ans, laissant ma marraine orpheline de père à 5 ans.

Rodolphe de Repentigny (1928-1959) était un critique d'art et un artiste visuel. Il a été l'auteur du *Manifeste des plasticiens*, qu'ont aussi signé les peintres Louis Belzile, Jean-Paul Jérôme et Fernand Toupin. Dès le début de mes recherches (j'ai le désir de me pencher sur la transmission qui s'est opérée, à son insu, entre lui et sa fille), j'ai été frappée

par la manière dont il s'est investi dans son métier de critique. En lisant ses articles, j'ai envié si fortement les artistes et le public qui avaient eu la chance d'évoluer sous son regard que j'en ai presque pleuré. Lire le travail critique et théorique de cet homme, qui aura permis au public, entre autres, de recevoir et de comprendre l'art non figuratif, a réaffirmé ma sensation de manque, un manque gigantesque, à l'égard de tout ce qui se penche sur l'art pour en juger la pertinence, la force et la qualité.

Je me suis alors souvenue d'une phrase qui m'avait traversé l'esprit et que j'avais dite à un ami artiste, un soir, autour d'un verre, et cet ami avait un peu souri (mais tristement) devant le caractère emphatique et dramatique de ma déclaration: « La critique tue. »

Ce qui m'avait fait tirer cette funeste conclusion n'était pas une « mauvaise critique » que j'avais subie. Il s'agissait plutôt d'un vide, un vide critique dont, me semblait-il, ce soir-là, je prenais soudainement la mesure. Et j'ai eu peur, véritablement, ce soir-là, d'être aspirée par ce vide. La critique qui tue n'est donc pas tant celle qui « démolit » une œuvre ou un artiste. Ni l'art ni l'artiste ne mourront d'une critique dévastatrice, contrairement à ce que suggère cet adjectif. La critique qui tue est celle que je lis et entends de plus en plus, et partout. Cette critique est le mal de dent de l'art, son infection, et, parfois, quand je lis cette critique qui tue, je me dis comme ma mère me répétait toujours, quand je revenais de l'école en larmes: « Laisse-les dire, laisse-les faire », sauf que ça ne marche pas, je ne me sauverai pas la peau en détournant simplement le regard. J'ai beau me convaincre que je me protège, que je protège mon intégrité, c'est faux, je ne suis pas protégée, ni personne d'ailleurs, parce qu'il n'y a pas de rempart contre la médiocrité, contre l'insuffisance, contre le déficit de sens, ni contre l'indifférence qui frôle la frigidité.



Jauran (Rodolphe de Repentigny),  
*Composition abstraite n° 209*, 1955.  
Huile sur Masonite, 36,8 x 41,4 cm.  
© Guy Couture/Galerie Michel Guimont



Jauran (Rodolphe de Repentigny),  
*Sans titre n° 206*, 1955.  
Huile sur Masonite,  
58 x 35,5 cm.  
© Guy Couture/  
Galerie Michel Guimont



**La critique dont je parle tue [...] tous les fragiles miracles d'intuition et de courage, le jaillissement de forces inconscientes, en leur répondant par le silence ou l'inertie.**

Et puis, je refuse de participer au renoncement généralisé des artistes qui affirment fièrement « ne plus lire les critiques ». D'abord, je ne les crois pas tous. Certains les lisent malgré ce qu'ils prétendent, et tiennent pourtant à nous convaincre de leur désintéret pour la chose, travaillant ainsi à afficher une sorte d'indépendance d'esprit. (Mais l'indépendance d'esprit ne passe pas par l'indifférence. Encore moins par l'ignorance.) Ensuite, il y a dans cette déclaration, « moi, je ne lis plus les critiques », un mépris décomplexé pour la pratique critique. Or, s'il est vrai que l'appareil critique dont nous sommes dotés est loin d'être brillant dans son ensemble, et c'est peu dire, il faut d'autant plus réaffirmer le rôle fondamental de la critique *dans l'absolu*. Je lis les critiques pour ne jamais oublier ce que j'attends, exige et espère de la critique : qu'elle soit un joueur majeur et indispensable dans l'évolution de l'art, des artistes, du public, et donc de la société en général.

Le critique, par son regard posé sur la pratique artistique, a le pouvoir d'aiguiser notre appétit, d'élever notre niveau d'exigence, de raffiner notre interprétation ; il nous aide à voir la force et la radicalité d'un geste artistique, la cohérence d'une proposition esthétique ou d'un parcours, la portée d'une parole. Dans le meilleur des cas, le critique est un visionnaire qui se joint aux artistes pour pulvériser les idées reçues, déjouer les habitudes de pensée, et transcender le goût du jour, précisément parce que le goût du jour et de la majorité sera toujours celui de la médiocrité. Le travail du critique a le pouvoir de rendre à l'art cette pertinence sans cesse bafouée par le cynisme et le mercantilisme contemporains.

Ces jours-ci, je ne peux que le constater tristement, la critique qui domine l'espace médiatique ne rend rien à l'art, tout au contraire, elle lui retire sa sève ; elle l'assassine lentement. La critique dont je parle tue (mais elle ne s'y prend pas seule ; elle fait équipe avec tout ce qui, dans nos systèmes de production, d'évaluation et de récompenses,

cultive la paresse intellectuelle et sensible, l'amour du confort, la méfiance face au changement ou au moindre degré d'opacité), elle tue, donc, tous les fragiles miracles d'intuition et de courage, le jaillissement de forces inconscientes, en leur répondant par le silence ou l'inertie.

« Mais qu'attends-tu d'un critique, exactement ? » seriez-vous en droit de me demander. J'attends d'un critique qu'il sache à la fois reconnaître et nommer l'insoumission d'un artiste. Qu'il se méfie de tous les sectarismes artistiques, et même des plus séduisants. Qu'il sache repérer les gestes de résistance, de transgression et d'innovation, qui ne se posent pas forcément dans l'éclat ou le scandale. Qu'il se commette en exposant les outils qui lui permettent de déterminer la force ou la pertinence d'une proposition artistique. Qu'il cesse d'encourager un rapport systématiquement familier avec l'art. Qu'il mette en lumière ce qui relie l'acte poétique, l'œuvre et son retentissement dans la durée. Qu'il s'engage dans ce que Georges Didi-Huberman nomme « l'essayer-dire » devant l'œuvre : « [...] non pas vouloir la juger, non pas l'assigner à une place définitive dans la hiérarchie des valeurs ou de l'histoire, mais faire dériver les forces qu'elle nous apporte pour transformer – expérimentalement – notre propre langage et notre pensée devant elle<sup>1</sup>. »

Enfin, je réclame du critique qu'il appelle et nourrisse le dialogue, pour que naissent des débats esthétiques, des affrontements féconds, qui sont cruellement absents au Québec.

Par sa position avantagée, celle de la sentinelle, il incombe au critique de susciter un dialogue fondé sur une pensée exigeante et de « donner le ton », car le destin de l'art dépend aussi de la manière dont on le désigne et le comprend. Ce qui tremble, ce qui frémit, ce qui résiste, ce qui appartient au

merveilleux doute créateur, ce que Giorgio Agamben appelle « l'embryon palpitant du poème », a besoin d'un écrin solide pour s'épanouir. Le critique doit tout déployer pour participer à la constitution de cet écrin, et ainsi favoriser une véritable rencontre entre l'art et la société.

Rencontrer l'art, c'est comme regarder quelqu'un très longtemps dans les yeux sans parler : tôt ou tard, on se retrouve face à son propre trouble existentiel, à ses peurs les plus enfouies, à son ambivalence et à ses contradictions, à la part la plus insaisissable de soi. On quitte, le temps de ce miracle, cette sorte de léthargie cultivée par une vie d'habitudes, une vie où il faut survivre et faire taire les sens pour mettre un pied devant l'autre.

S'il est vrai que, de tout temps, il s'est trouvé des penseurs pour en déplorer l'inculture, j'ose espérer que l'époque dans laquelle nous vivons, qui n'est peut-être pas celle de la Grande Noirceur mais qui mériterait certainement l'appellation de Morne Grisaille, sera, un jour, derrière nous.

Et alors, peut-être que la poésie innovera davantage les esprits et les cœurs. ●

**Evelyne de la Chenelière** se consacre au théâtre et à l'écriture depuis une quinzaine d'années. Auteure et comédienne, elle privilégie la recherche et l'expérimentation. Ses pièces sont régulièrement montées à Montréal et à l'étranger.

1. Georges Didi-Huberman, *Essayer voir*, Paris, Éditions de Minuit, 2014, p. 71.